

Le vert paradis des amours enfantines

Stéphane Lépine

Volume 48, numéro 4 (274), novembre 2006
Une littérature et son péché

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32779ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lépine, S. (2006). Le vert paradis des amours enfantines. *Liberté*, 48(4), 48–52.

Le vert paradis des amours enfantines¹

Stéphane Lépine

*Nous avons dû prendre l'univers en main mon frère et moi
car un matin avant l'aube papa rendit l'âme sans crier gare.*

GAÉTAN SOUCY

*Enfin, c'était mon père. Le pays de mon enfance, c'est la
mémoire que j'ai gardée de lui.*

GAÉTAN SOUCY

*Gloire de l'enfance qui aime le vent dans les branches
des amandiers.*

ÉMILE OLLIVIER

*Il n'y a pas si longtemps, je ne pouvais pas dire : « Il y a
dix ans ». Je pouvais dire : « Il y a deux ans ». À la rigueur
cinq. Aujourd'hui, je dis : « Avant, quand j'étais petit ».*

WAJDI MOUAWAD

*L'enfance est un lieu trop étroit pour être séparé de soi-
même.*

HÉLÈNE DORION

D'Une saison dans la vie d'Emmanuel de Marie-Claire Blais au Souffle de l'harmattan de Sylvain Trudel, de L'avalée des avalés de Ducharme à Visage retrouvé de Mouawad, en passant par les plus récents Gode blesse d'Alain Turgeon (Michalon, 1997) et La blasphème d'Anick Fortin (Trois-Pistoles, 2003), la littérature québécoise est une littérature d'enfance(s). Non pas une littérature pour enfants (encore que ce secteur demeure d'un formidable dynamisme), mais bien une littérature d'enfance et d'adolescence qui n'en finit pas. Dans ce pays qui n'en est pas encore un, dans ce pays qui n'arrive pas à passer à l'âge adulte et à devenir indépendant, dans cette « maternelle » qu'est, pour reprendre les mots d'André Major, la société québécoise, les fictions d'enfance

¹ Ce texte est tiré d'une étude inédite réalisée en 2003 à l'intention du Centre culturel canadien à Paris.

pullulent: enfance bénie, enfance maudite, enfance martyre, drames d'enfance, trames d'enfance. Encore aujourd'hui, que ce soit chez Gaétan Soucy (*La petite fille qui aimait trop les allumettes*) ou chez la poète Hélène Dorion (*Jours de sable*), chez Mauricio Segura (*Côte-des-Nègres*) ou, de façon infiniment plus perverse et stimulante, chez Hervé Bouchard (*Mailloux*), le vert paradis des amours enfantines est le seul véritable pays, la seule appartenance: c'est à la fois là d'où l'on vient et là où nous nous sommes (à jamais?) attardés, incapables de passer à autre chose, incapables de vivre cette *adulterie* qui, encore aujourd'hui, dans l'imaginaire québécois, reste une trahison. Rappelons-nous ce que Réjean Ducharme écrivait en ouverture du *Nez qui voque*: « J'ai seize ans et je suis un enfant de huit ans. C'est difficile à comprendre. Personne ne le comprend excepté moi. N'être pas compris ne me dérange pas. Cela ne me fait rien. Je m'en fiche. Moi, je reste le même ». Nostalgie ou solipsisme? La question reste entière.

S'il n'est pays que de l'enfance, comme l'écrivait Roland Barthes dans son autobiographie fragmentaire, si, comme le suggérait Genet dans *L'ennemi déclaré*, « créer, c'est toujours parler de l'enfance, c'est toujours nostalgique », on peut s'interroger sur cette prolifération (encore notable aujourd'hui) de textes dans lesquels jeunesse rime avec inconscience, insouciance, bonheur préservé. « L'enfance, note Hélène Dorion dans ses *Jours de sable*, c'est ne pas avoir conscience du corps, sinon par le rire, la caresse, le bercement — tout au plus le genou écorché ou la nausée d'avoir mangé trop de chocolat ». Vision naïve et idyllique à mille lieues de celle d'un Pablo Neruda (« Où est l'enfant que j'ai été, / Est-il en moi, est-il au loin? / Sait-il que je ne l'ai jamais aimé, / Et qu'il ne m'a jamais aimé? ») ou alors d'un Thomas Bernhard dans ce chef-d'œuvre qu'est *Maîtres anciens*: « Les gens falsifient tout, ils falsifient jusqu'à l'enfance qu'ils ont eu. Ils disent, j'ai eu une belle enfance, et ils n'ont tout de même eu que l'enfer ».

Pourtant, déjà, dans son *Tombeau des rois*, Anne Hébert (marquée, on le sait, par l'œuvre de Saint-Denys Garneau)

décrivait l'enfance comme un espace clos; la chambre de bois comme un « tombeau des rois » : « Chambre fermée / Coffre clair où s'enroule mon enfance / Comme un collier désenfilé ». Où est passée cette lucidité ? Où se cachent donc les Nathalie Sarraute, les Christa Wolf, les Michel Tournier et les Ingmar Bergman québécois, capables de révéler les terreurs et les horreurs de l'enfance, les mythes et les légendes dont on l'entoure, de déchirer les voiles pudiques et mensongers dont on recouvre encore les pulsions et les désirs inavouables de l'enfant ? Pour un Émile Ollivier qui, dans *Mille eaux*, écrit :

Souvenirs de sang, de larmes, hanterez-vous encore longtemps ma mémoire? N'y a-t-il nul espace pour l'oubli? Temps mythifié de l'enfance perdue, temps de l'arrachement et de la grisaille de l'errance, temps impersonnel, temps de la chute lente, temps des rêves inaboutis, temps sans perspective

combien d'auteurs incapables, comme le suggérait encore Roland Barthes, de lire « dans l'enfance, à corps découvert, l'envers noir d'[eux]-même[s], l'ennui, la vulnérabilité, l'aptitude aux désespoirs (heureusement pluriels), l'émoi interne coupé, pour son malheur, de toute expression », combien d'auteurs englués dans un kitsch sentimentalo-pathétique et qui ont oublié la lucidité et la cruauté des premiers romans de Marie-Claire Blais, l'analyse politico-sociale qu'elle proposait métaphoriquement, combien de textes écrits dans une langue maladroitement calquée sur celle de grands enfants attardés et qui trahit en fait l'incapacité qu'ils éprouvent à donner une forme significative à leur propre babil.

À l'exemple de Julien Green, qui note dans son *Journal* le 12 février 1920 (il a alors dix-neuf ans !) : « Je commence aujourd'hui un travail mélancolique, celui de classer et transcrire mes souvenirs d'enfance », les écrivains québécois s'engouffrent dans les paradis artificiels de l'enfance avec, le plus souvent (Réjean Ducharme et Wajdi Mouawad sont des exceptions de taille), l'impression d'avoir

vécu, enfant, dans un monde enchanté, royaume d'odeurs et de sensations fortes, qu'ils tentent aujourd'hui de recréer. Du passé (de notre passé collectif aussi), c'est nettement l'enfance qui les fascine le plus. Dans ce pays dont la devise est « Je m'oublie » — Jean-Claude Germain avait bien raison —, le passé est singulièrement occulté (sauf dans quelques romans de gare où il sert de décor champêtre et bucolique à des intrigues téléromanesques), mais l'enfance, elle, est omniprésente. Écran (et écrin confortable) entre les écrivains et un passé douloureux qui attend toujours un vrai travail de la mémoire ? Métaphore primaire (et pourtant terriblement symptomatique) d'une accession difficile du peuple québécois à l'âge adulte ? Cela ne fait aucun doute. L'écrivaine est-allemande Christa Wolf le disait bien, dans ce très grand roman de la mémoire qu'est *Trame d'enfance* : « le passé n'est pas mort, il n'est même pas passé. [...] Quiconque veut mettre la main sur son enfance ne peut espérer aller vite en besogne ». Un roman de l'ampleur de *Trame d'enfance*, qui permet de déterrer les cadavres de l'Histoire et de dénouer les liens entre histoires individuelle et collective, un aussi radical (et non complaisant) travail de la mémoire, « comme une démarche de crabe, une laborieuse progression à reculons, une chute dans le puits du temps », est encore malheureusement impensable au Québec.

Dans ses deux derniers essais, *Berlin chantiers* et *La mémoire saturée*, l'historienne et écrivaine Régine Robin examine notre rapport toujours inapaisé au passé, observe que les discours de la mémoire, omniprésents, forment aujourd'hui une immense cacophonie, s'interroge sur les avatars de la mémoire et de l'oubli dans les sociétés contemporaines (l'Allemagne et la France surtout) et montre à quel point cette mémoire *saturée* pourrait bien être une des formes de l'oubli.

Ce que je cherche à traquer, écrit-elle dans *Berlin chantiers*, c'est la mémoire-répétition de l'Allemagne et les lieux où cette répétition est fissurée par de la vraie réminiscence, dans l'espace urbain en pleine

transformation, dans la société civile, dans les représentations culturelles les plus diverses, fissurée par un travail de mémoire qui n'est pas antithétique d'un devoir de mémoire et qui délègue l'avenir sans oublier le passé.

La tentation est grande de substituer le mot Québec au mot Allemagne. La mémoire, ses méandres et ses rythmes, hante la société québécoise depuis toujours : où que l'on se tourne, un passé commémoré ou haï, célébré ou occulté, raconté, transformé, voire inventé, est sans cesse réactivé. Tout est devenu archives, stockage, patrimoine : écomusées, reconstitutions muséales de vieux quartiers, séries télé consacrées à l'histoire du Canada, à René Lévesque, à Pierre Elliott Trudeau, à Simonne et Chartrand, commémorations de toutes sortes. Mais s'agit-il d'un réel travail de la mémoire ? Et en quoi la littérature québécoise est-elle à l'heure actuelle le lieu actif et prégnant d'une vraie réflexion sur notre histoire et nos défaites ? Où sont-ils, répétons-le, les William Faulkner et les Mordecai Richler canadiens-français ? Toutes ces trames d'enfance publiées chez nous année après année ne sont-elles pas autant de signes d'un infantilisme non résolu plutôt qu'une manière d'envisager lucidement notre passé ? Poser la question, c'est y répondre.